

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poisson  
PARIS

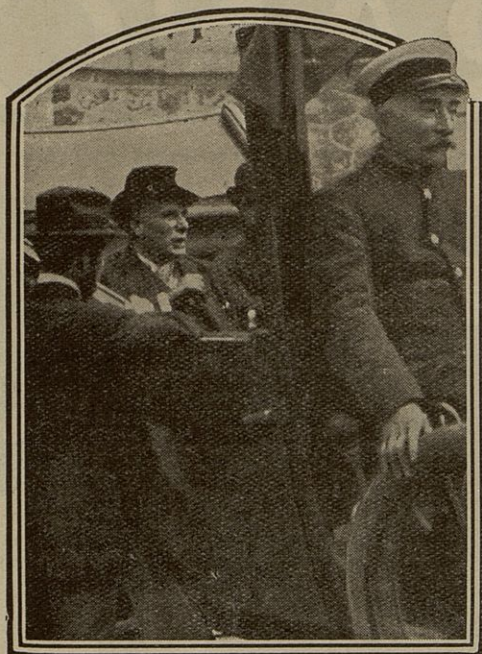
*G.<sup>al</sup> B. de Boissoudy*

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



## LE SCANDALE DE L'AFFAIRE BOLO PACHA



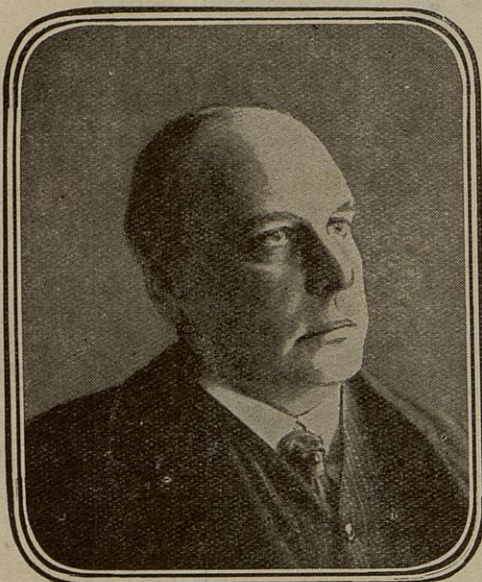
M<sup>e</sup> Bonzon arrivant à la prison de Fresnes.



Bolo haranguant les viticulteurs de l'Aube.



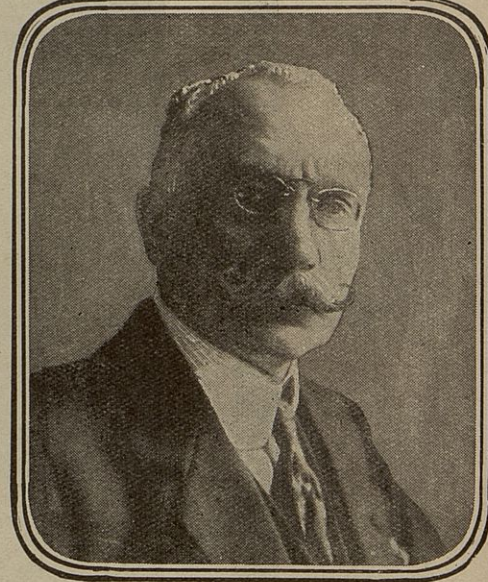
L'arrivée à Fresnes du capitaine Bouchardon, juge d'instruction.



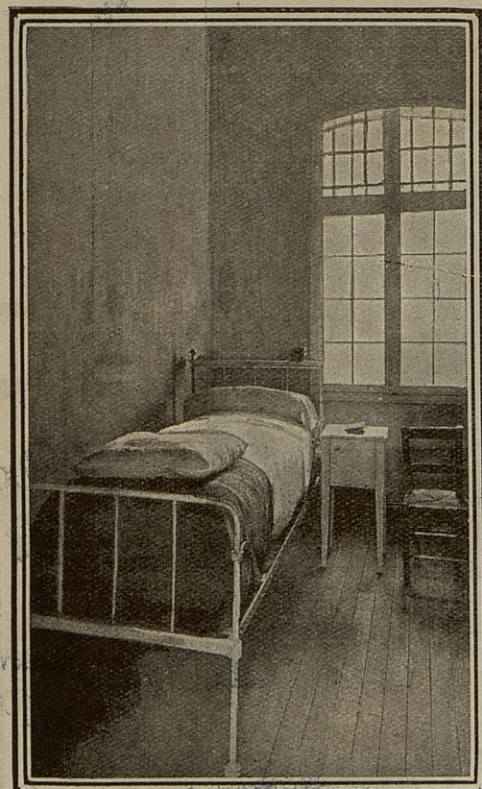
MAITRE JACQUES BONZON  
défenseur de Bolo pacha.



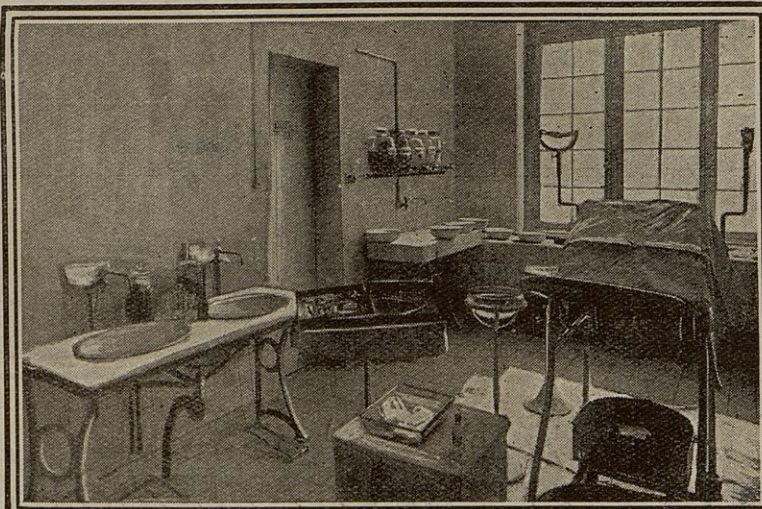
BOLO PACHA.



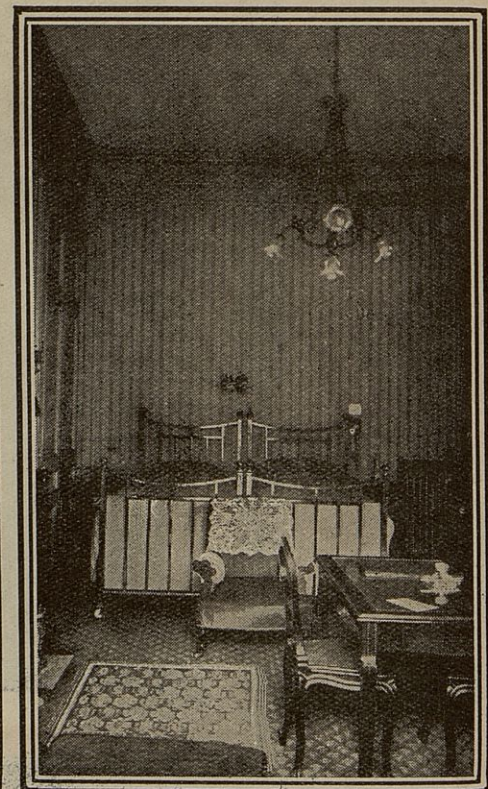
LE PREMIER PRÉSIDENT MONIER  
déféré au conseil supérieur de la magistrature.



LA CELLULE DE BOLO A FRESNES.



L'INFIRMERIE DE LA PRISON DE FRESNES.



LA CHAMBRE DE BOLO AU GRAND-HOTEL.

L'aventurier Bolo pacha, sur qui pesaient les plus graves soupçons, a été arrêté, le 30 septembre, au Grand-Hôtel et écroué à la prison de Fresnes; des renseignements officiels venus d'Amérique constataient que Bolo n'avait pas touché moins de 10 millions de la « Deutsche Bank »; c'est sous l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi que Bolo pacha a été mis en état d'arrestation. M. Monier, président de la Cour d'appel de Paris, a été déféré au conseil supérieur de la magistrature à cause de ses relations avec l'aventurier.



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 27 Septembre au 4 Octobre



Le nouveau front britannique à l'est d'Ypres a été en butte, du 27 septembre au 4 octobre, à des attaques quotidiennes et qui se sont répétées plusieurs fois par jour. Ce front est compris entre la route Saint-Julien-Gravenstafel et le lieu-dit Tower-Hamlet, un peu à l'ouest de Gheluvelt : il englobe Zonnebeke et le bois du Polygone que nos alliés ont conquis pouce à pouce. Les Allemands font des efforts désespérés pour reprendre pied sur les modestes buttes qui dominent l'immense plaine nue dans laquelle ils s'agitent maintenant sous le feu des canons britanniques.

La bataille commencée le 26 par l'offensive des Anglais, et qui couvrait un front de 9.500 mètres entre la route Saint-Julien-Gravenstafel et le sud de Tower-Hamlet, durait encore le 28. Dès le premier jour nos alliés avaient atteint à peu près tous leurs objectifs, mais les contre-attaques avaient immédiatement commencé et ne se sont plus arrêtées ; on n'en a pas enregistré moins de sept, toutes fort importantes, dans la seule journée du 27. Ce jour-là et la veille, les troupes britanniques ont fait 1.614 prisonniers, dont 48 officiers. Autres contre-attaques le 28 ; pendant que la plus forte, à Zonnebeke, était repoussée, nos alliés élargissaient leurs positions au sud du Polygone et au sud de Tower-Hamlet. Les Allemands revenaient à la charge après un violent bombardement le 30, contre la section Polygone-Tower-Hamlet, et, en même temps, sur la route Ypres-Menin à la faveur d'un barrage de fumée artificielle et de nombreux lance-flammes. Le 1<sup>er</sup> octobre c'est encore entre la route Ypres-Comines et le Polygone que se produit une attaque : elle est puissante et couvre un front de 1.600 mètres. Elle est repoussée, mais se reforme et est lancée de nouveau contre nos alliés. Le lendemain a vu se produire six attaques dans la même région, dont cinq, successives, entre la route Ypres-Menin et la corne nord-est du Polygone. Enfin, le 3, autre attaque importante sur la ligne Tower-Hamlet-Polygone. Comme on le voit, c'est avec un acharnement inlassable que les Allemands cherchent à recouvrer ce coin des Flandres ; cependant, malgré leurs efforts, malgré les criminels procédés qu'ils mettent en œuvre, ils ne sont arrivés absolument à rien. Le seul résultat de leurs attaques, depuis le 27, a été la reprise de deux petits postes avancés, d'où ils ont été chassés le 3 octobre. Par contre, leurs pertes ont été, comme toujours, très lourdes. On peut s'en faire une idée d'après le nombre des seuls prisonniers ; il est, pour le mois de septembre, de 5.296, dont 146 officiers. Quant au matériel que les Anglais leur ont pris, il consiste en 11 canons dont 3 lourds, 57 mortiers, 377 mitrailleuses.

Il va sans dire qu'il y a eu d'autres combats sur le front britannique. Les Anglais ont réussi un coup de main, le 28, au sud-ouest de Cherisy : des rencontres de patrouilles leur ont été favorables et ils ont repoussé des attaques vers Lens et vers Loos. Leur aviation tient une place de plus en plus grande dans leurs opérations : elle se mêle à la bataille et, survolant de près l'ennemi, tire dans ses rangs. A l'arrière des lignes allemandes elle effectue tous les jours des bombardements : 125 tonnes d'explosifs ont ainsi été lancées en septembre sur divers objectifs.

Le front français est toujours aussi animé. Les Allemands continuent, quoique sans en retirer aucun profit, leurs assauts contre nos lignes. Ils suivent toujours la même tactique qui consiste à attaquer çà et là par petits paquets. Comme cela ne leur réussit jamais, on peut se demander pourquoi ils s'y entêtent. Du 27 septembre au 3 octobre, on n'a pas enregistré moins de vingt-six attaques, plus ou moins énergiques, en des endroits différents. La région de l'Aisne, celle des Plateaux, la Meuse, ont eu leurs préférences. Les intermèdes des actions de l'infanterie sont remplis par le travail de l'artillerie. Il serait oiseux de rendre compte de toutes ces petites attaques : elles se résument toutes en des échecs, fort coûteux pour l'ennemi. Nous ne retiendrons que les plus intéressantes. Le 30, après une préparation d'artillerie, trois détachements ennemis ont tenté d'aborder nos tranchées au nord de

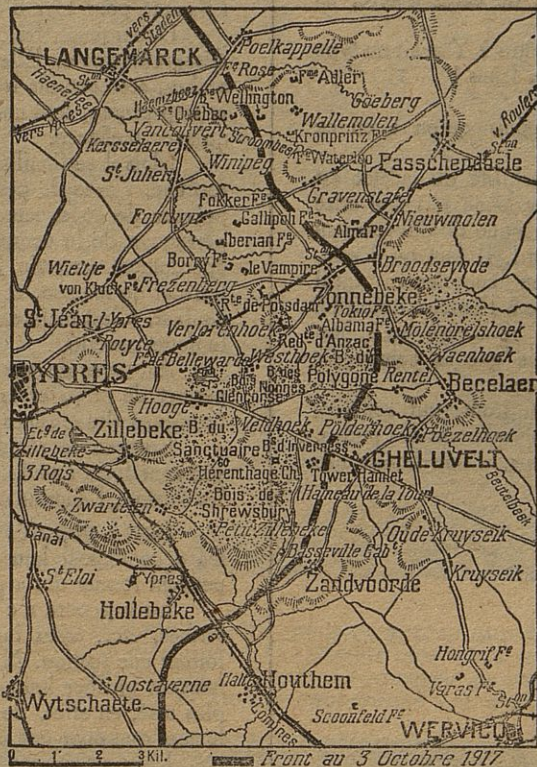
Berry-au-Bac. Une fraction de cette troupe qui avait réussi à pénétrer dans un élément avancé de nos lignes en a été aussitôt chassée. Le 1<sup>er</sup> octobre, sur la rive droite de la Meuse, après bombardement, les Allemands ont attaqué entre le bois le Chaume et Bezonvaux. Un combat acharné s'est engagé dans nos éléments avancés, a tourné à notre avantage et nous a permis de faire des prisonniers. Une autre attaque a eu pour théâtre le même secteur le lendemain : elle a été, comme

les autres, précédée d'une action d'artillerie ; elle a eu lieu entre la cote 344 et Samogneux. Les détachements d'assaut, vigoureusement reçus, n'ont pu aborder nos lignes qu'en un seul point, au nord de la cote 344 ; un combat acharné s'est livré là, et nos soldats ont fini par reprendre les éléments avancés où l'ennemi avait pris pied.

On a également signalé en Argonne des attaques de quelque importance le 28 : au Four-de-Paris, au nord-ouest de Tahure, à l'ouest de la ferme Navarin, les Allemands ont essayé d'aborder nos lignes, mais ils n'ont réussi qu'à perdre beaucoup de monde. Dans toutes ces attaques on voit figurer quelque fraction de « Sturm-truppen », cette troupe de choix et de choc qui a pour mission d'entraîner et au besoin de pousser les autres soldats, dont cette création n'atteste pas le mordant.

De notre côté, nous avons réussi quelques bonnes opérations de second ordre, dont l'une au nord de Bray le 1<sup>er</sup> ; nos hommes en ont ramené treize prisonniers. Le 3 nos troupes remportent des succès analogues à l'ouest de la ferme Navarin, ainsi que dans la région du Casque. Chez nous aussi se manifeste une grande activité aérienne : outre leurs opérations du front et de l'arrière-front immédiat, nos pilotes ont bombardé Coblentz, Trèves, Francfort, Stuttgart et Baden en représailles des bombardements criminels, faits par les Boches, de Dunkerque et de Bar-le-Duc.

On annonce que le premier régiment du génie américain vient de prendre en main le service d'une des importantes lignes stratégiques de l'armée française : il est formé presque exclusivement d'employés ayant appartenu aux chemins de fer de l'Amérique occidentale. D'autre part, les contingents américains d'avant-garde complètent leur instruction à l'arrière de notre front.



L'AVANCE BRITANNIQUE EN FLANDRE.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL DE BOISSOUDY

Né à Cherbourg le 12 octobre 1864, entré à Saint-Cyr à l'âge de dix-huit ans, le général Baucheron de Boissoudy a « l'âme du chasseur à pied », arme dans laquelle il a passé vingt-six ans.

Étant chef de bataillon, il fut désigné pour suivre les cours du Centre des Hautes-Études militaires. Son esprit clair et précis d'organisation le fit remarquer tout de suite et lui valut d'être envoyé à Epinal pour former le 21<sup>e</sup> corps. C'est là que la guerre le trouva le 2 août 1914.

La mobilisation de ce jeune corps d'armée s'exécuta dans l'ordre le plus parfait. Le lieutenant-colonel de Boissoudy, alors chef d'état-major du 21<sup>e</sup> corps, fut cité à l'ordre de l'armée et reçut les galons de colonel ; avec ce grade, il fut placé à la tête de l'état-major de la 7<sup>e</sup> armée.

Promu général de brigade, il prit le commandement d'une division d'infanterie. Les hautes qualités qu'il déploya lui valurent les trois étoiles, une nouvelle citation et le commandement d'un corps d'armée.

Le général de Boissoudy a été placé, il y a quelques mois, à la tête de la 7<sup>e</sup> armée, en remplacement du général Debeney, devenu major-général des armées. Il est le fils de l'amiral Baucheron de Boissoudy ; l'un de ses frères commande le cuirassé Henri-IV ; un autre commande une artillerie divisionnaire sur le front.

## LE PAYS DE FRANCE ORGANISE UN GRAND CONCOURS SENSATIONNEL

et d'un genre ABSOLUMENT NOUVEAU

BIENTOT VOUS SAUREZ DE QUOI IL S'AGIT

Ce sera un concours facile, amusant, à la portée de tous, petits et grands.

### NOMBREUX PRIX

en espèces et marchandises

Nous indiquons à la page 15 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 155.



# Cuistots et Cuistances

Voilà deux termes de l'argot « poilu » qui sont entrés dans nos mœurs. Désormais, M<sup>me</sup> de X..., quand elle donnera un grand dîner, ne fera plus comparaître devant elle, pour combiner un menu savant, son « chef », mais son « cuistot ». Et quand, une heure avant le dîner, elle voudra s'assurer que tout s'apprête selon ses désirs, c'est à la « cuistance » qu'elle descendra.

En vérité, personne n'a plus que le cuistot la sympathie du poilu — une sympathie qui va souvent jusqu'au respect, jusqu'à l'admiration. C'est lui le magicien qui rend les forces et l'espoir, qui donne au « singe » un goût agréable, qui sait présenter d'une façon nouvelle le rata monotone ou le riz inévitable. C'est à lui que va la reconnaissance d'un palais flatté, d'un estomac bien garni, et cette reconnaissance est la seule qui ne s'éteigne jamais.

On oublie bien des services rendus, mais on se souvient, après dix ans, d'avoir copieusement mangé tel jour. Et lorsque les poilus repaieront de cette guerre, ils diront :

— Le bois le Prêtre ? Y avait un type qui nous faisait de ces frites !

Ou encore :

— C'est à Seppois qu'on a eu ce ragoût fameux...

Mais la responsabilité du cuistot est grande. On ne lui pardonne pas une crise de « flemme », un manque de dévouement ou d'esprit débrouillard. Il faut qu'il remplisse son office en conscience, qu'il s'adonne corps et âme à l'emploi qu'on lui a attribué, et qu'il ne songe qu'à une chose : faire en sorte que sa compagnie mange bien et beaucoup.

Les journaux du front, qui reflètent exactement l'âme et les opinions des poilus,

ont rendu un juste hommage aux qualités du cuistot. J'extrait, d'une feuille née dans la tranchée même, *Le poil aux pattes*, les vers suivants :

Le cuistot est un vieux brave  
Et lorsque la lutte est grave,  
Lorsque pleuvent les pruneaux,  
Tranquille, il goûte sa sauce  
Et puis se dresse, féroce,  
Pour défendre ses fourneaux.

Il se moque des marmites,  
Des grosses et des petites,  
Mais celle où cuit son rata  
Il la couve avec tendresse,  
La réchauffe et la caresse  
D'une cuiller grand format !

Ne croyez pas qu'il recule,  
Même si son gourbi brûle,  
Il demeure calme et fort.  
Avec flegme il se demande  
S'il pourra rôtir sa viande  
En attendant le renfort.

**Le choix d'un cuistot.** — Tout le monde ne peut pas être promu à la dignité de cuistot. Et nombre de poilus refuseraient, par modestie, cet honneur. Mais il ne faut pourtant pas croire que les cuistots sont recrutés seulement parmi les cuisiniers de métier.

A la vérité, les compétences sont rares : il y a très peu de cuisiniers professionnels. Ceux-ci, d'ailleurs, sont affectés spécialement dans les états-majors d'armées, de corps d'armée, de divisions ou de brigades, voire même — quand ils ont pu passer au travers de ce filtre compliqué — dans les petits états-majors de régiments.

Leur science est trop précieuse pour s'accommoder des inconvénients de la « roulante », et tel « chef » renommé, qui fit le succès d'un restaurant parisien, et qui s'applique à soigner la table d'un général, serait dans l'impossibilité de nourrir convenablement les deux cents hommes d'une compagnie.

Les méthodes ne sont plus les mêmes. Pour la cuisine du gourmet, le détail compte surtout ; une sauce, pour être réussie, veut un dosage merveilleux et délicat d'ingrédients, un tour de main spécial, du temps et du calme.

Au contraire, les hommes de troupe ont besoin de plats solides, que les cuistots doivent faire rapidement, bien que dans les conditions les plus défavorables. Le cuistot de campagne doit être un gaillard robuste, pourvu de bonnes jambes, pour transporter et fendre le bois dont il alimentera ses fourneaux, pour pouvoir, après une marche harassante, courir au ravitaillement chercher sa viande et ses légumes, puis rester debout près de la « roulante » et distribuer ensuite le rata. Il doit être un adepte éprouvé du fameux « système D ».

Aussi demande-t-on surtout à l'aspirant-cuistot d'autres qualités que les qualités culinaires, et l'agrée-t-on plutôt pour sa valeur intrinsèque que d'après sa profession dans le civil.

C'est pourquoi l'on voit à ce poste un camelot comme un ex-fonctionnaire, un violoniste comme un garçon de recettes. Et encore ce dernier aurait-il quelque compétence, pour peu que ses recettes fussent... des recettes de cuisine.

**Cuistots d'escouade.** — Au cours des marches, lorsque, par suite de la nature du terrain ou d'un accident imprévu, les cuisines roulantes n'ont pu suivre le régiment et que la grande halte se fait autre part que dans un village où il serait possible de trouver des fourneaux, chaque escouade touche sa part de vivres et fait elle-même sa cuisine.

Tous les hommes de l'escouade contribuent à la confection du repas. Les uns apportent du bois. Les autres préparent le foyer. D'autres allument le feu, éplu-

chent les patates, coupent la viande... Mais l'un d'eux est particulièrement désigné par ses camarades pour surveiller le rata qui mijote ou les biftecks qui crépitent dans la graisse chaude.

L'installation, dans ce cas, est rudimentaire : deux pierres, à l'abri du vent, constituent un foyer primitif sur lequel on pose le plat de l'escouade. Un feu, où l'on ne ménage pas le bois, flambe vite, et bientôt l'agréable parfum de la soupe se répand dans l'air.

Il est possible, grâce à ce fractionnement de la cuisine par escouades, de faire des biftecks et des frites, le régal du poilu. Mais si, par malheur, un vent obstiné empêche le feu de prendre, si l'homme de corvée, peu débrouillard, arrive en retard pour toucher les vivres, il se peut que l'escouade soit obligée de manger de la viande presque crue et de la soupe à peine chaude. Car la grande halte est souvent écourtée, alors que pendant les manœuvres — avant la guerre — on la prolongeait volontiers.

**La « roulante ».** — Le triomphe — au point de vue culinaire — de la guerre moderne, c'est la « roulante ».

Quand on la voit passer sur une route, cette grande caisse montée sur roues, menaçant le ciel d'un tuyau qui fume, hérissée d'objets hétéroclites : marmites, seaux, as de carreau, etc., roulant et brinqueballant avec un étrange bruit de ferraille, on se demande quel bizarre engin a été ainsi conçu par l'esprit de l'homme pour tuer d'une façon neuve et terrible.

Débarquant, fraîchement peinte, de l'intendance, la « roulante » impressionne désagréablement. Elle n'est pas sympathique. Elle semble étrangère. Ses lignes sèches, ses contours froids, le gris éteint dont elle est camouflée, son air anguleux et trop propre, tout cela la distingue, la sépare du poilu, qui ne l'accepte d'abord qu'avec méfiance.

Mais il se familiarise à l'user. Peu à peu, la « roulante » perd sa physionomie revêche, s'orne de perfectionnements inédits, reçoit des additions que n'avait pas prévues de constructeur. Ses flancs supportent la boîte d'outils qui appartient au perruquier de la compagnie, des sacs gonflés d'on ne sait quoi, une cage où siffle éperdument un serin jaune et déplumé. La peinture s'écaille, prend des tons de terre et de mousse, et bientôt la « roulante » est à l'image du poilu, elle est à sa couleur. C'est maintenant une excellente camarade, active, obligeante — la gueule toujours ouverte.

Au point de vue pratique, la « roulante » est une trouvaille de valeur. Elle permet de préparer la soupe au cours des marches, aussi facilement que sur les fourneaux des cuisines de dépôt.

Lorsque le régiment s'arrête, que les hommes posent leur harnachement et secouent leurs épaules lasses, les « roulantes » s'alignent en file bienveillante, et les cuistots, l'énorme cuiller accoutumée en main, s'apprentent à remplir les plats.

**Les « popotes ».** — A l'arrière, dans les périodes de repos, les « roulantes » continuent leur office. Mais elles sont dédaignées par tous les poilus qui peuvent former des « popotes ».

La « popote » c'est un groupe de soldats « hors rang » : cyclistes, musiciens, scribes, etc., assez important pour jouir d'une certaine autonomie, pas assez pour former une section. N'étant pas spécialement affectés à une compagnie, ces soldats peuvent toucher leurs vivres à part, et ils en profitent pour manger mieux. Il est plus aisé, en effet, de faire de la bonne cuisine pour une vingtaine d'hommes seulement que pour une compagnie.

Les participants à la « popote » ont la faculté de se cotiser chaque jour afin de corser le menu. La viande et les légumes étant fournis par le régiment, il suffit de peu de chose pour relever l'« ordinaire ».

Ils choisissent parmi eux leur cuisinier, qui s'applique généralement de toutes ses forces à confectionner des plats sortant un peu de la banalité courante.

Ce cuisinier se livre à son métier accidentel avec d'autant plus de cœur et d'activité qu'il exerçait, dans le civil, une profession plus éloignée de ce métier.

On le rencontre, à ses heures de loisir, marchant un livre de recettes à la main. Il va, dans les cantonnements, de ménagère en ménagère, pour obtenir de précieux renseignements sur la formule d'un roux ou la durée de cuisson d'un rosbif.

Il médite, combine, exécute des tentatives hardies. Et, quand il a réussi un bœuf aux carottes ou un miroton, un sourire modeste déguise mal sur sa figure la joie du triomphe.

Aussi le cuisinier de « popote » est-il devenu proverbial. On sait de lui, sans même le connaître, qu'il est puissamment original et dévoué à la cuisine ; ce goût du fourneau, greffé sur d'autres habitudes, en fait un « cas » remarquable et amusant, qu'il ait été, dans le civil, clerc de notaire, fabricant de chaussures ou cow-boy...

**Le cuistot du colonel.** — Tous les cuistots du régiment, quels que soient leurs aptitudes et leur orgueil professionnel, reconnaissent l'autorité du cuistot spécialement attaché au service du colonel.

C'est l'as qui triomphe dans les plats de résistance comme dans les entremets, qui sait faire surgir du sol, en un clin d'œil, une table adorablement servie, lorsqu'un général vient en visite.

Il fait la cuisine pour le petit état-major, c'est-à-dire cinq ou six personnes. Mais, à la vérité, l'odeur qui s'échappe de son officine est tellement troublante, tellement séduisante que les satellites du petit état-major — scribes et plantons — n'y peuvent résister et viennent, près du fourneau, suppliants, les mains chargées de viandes crues que le cuistot du colonel, attendri, ne peut s'empêcher de transformer en quelque plat savamment confectionné.

Certains jours, marqués d'une pierre blanche — soit que le petit état-major fête une arrivée ou un départ, soit qu'il reçoive un hôte — le cuistot se surpasse et emploie à la fois ses lumières et ses forces à l'édification d'une pièce de pâtisserie, allégorie patriotique et superbe, qu'il expose dans sa cuisine aux yeux émerveillés des secrétaires, des cyclistes et des hommes accourus des cantonnements proches.

RENÉ THIELL.



La « roulante ».



A l'escouade.



## ARTILLEURS AUSTRALIENS MUNIS DE MASQUES



*Ces personnages, à l'aspect fantastique, qui se meuvent dans l'ombre, ne sont autres que de braves canonniers australiens manœuvrant un howitzer ; ils ont mis leur masque contre les gaz que libère l'explosion des obus spéciaux dont les Allemands font maintenant usage contre les batteries de nos alliés et contre les nôtres. On voit que ce masque se complète d'un appareil permettant au porteur de respirer pendant qu'il est obligé de rester dans la zone empoisonnée ; il s'adapte du reste exactement à la tête.*



*L'emploi des obus à gaz, inventés par les Allemands, est fréquent en Flandre, où la faible résistance du sol, sous lequel l'eau apparaît vite, empêche de creuser des tranchées et réduit l'efficacité des obus percutants. Les gaz enfermés dans les obus sont de trois sortes : ils sont lacrymogènes ou sternutatoires, ou bien ils occasionnent des brûlures aux yeux et aux poumons, ou enfin ils provoquent l'asphyxie. Les artilleurs, pour s'en préserver, font usage d'un masque analogue à celui des fantassins*



## LES HÉROS DU PLATEAU DE CRAONNE

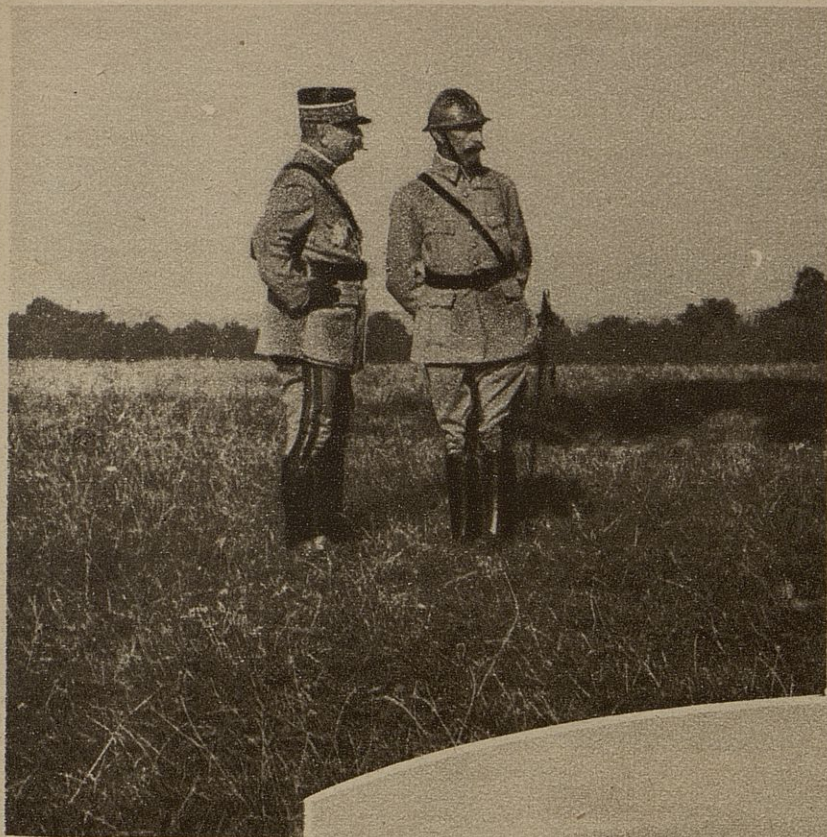


*L'armée de l'Aisne s'est, au cours des derniers mois, couverte de gloire, en enlevant aux Allemands et en conservant en dépit de furieuses et incessantes contre-attaques les formidables positions échelonnées d'Anizy à Berry-au-Bac. Elle vient de recevoir à Montreux-Vieux les félicitations et les récompenses qu'elle a si bien méritées par ses victoires. A cette occasion le général Hirschauer a remis au colonel Palogue les insignes de la Légion d'honneur ; c'est cette cérémonie que montre notre photographie.*

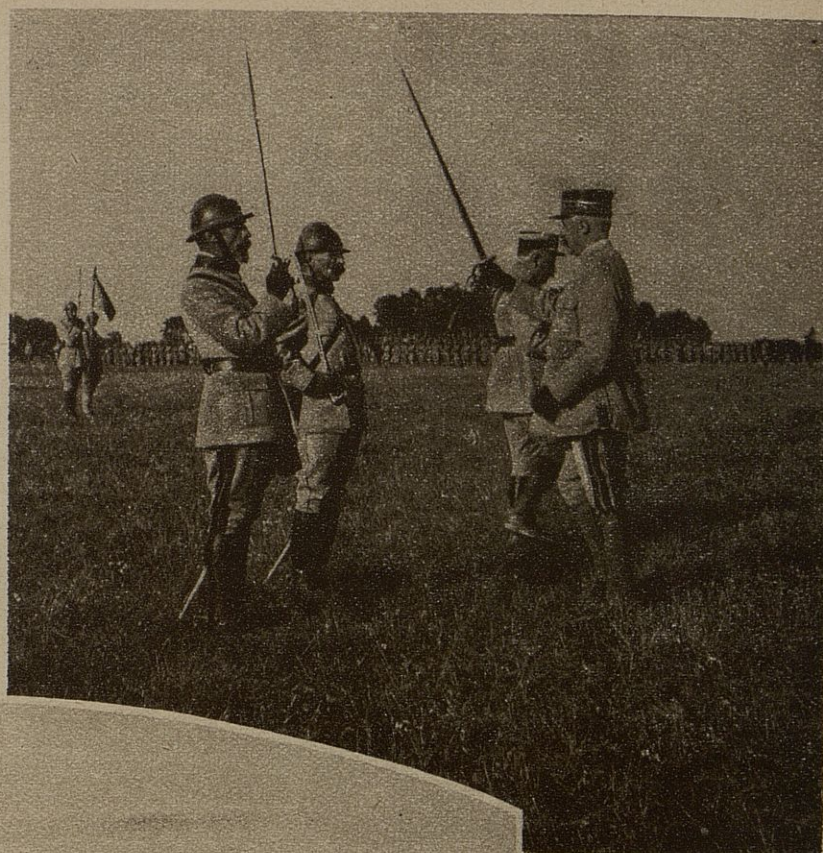


*Le nom de Craonne évoque des souvenirs glorieux. Il désigne un des lambeaux de notre territoire pour lequel nos soldats se sont le plus battus. Il a fallu arracher pied à pied aux Allemands le plateau qui porte le nom de ce village, ainsi que le village lui-même, dont il ne restait d'ailleurs que des ruines. Cinq régiments ont participé à la conquête du plateau de Craonne. Voici leurs cinq colonels*



LE GÉNÉRALISSIME RECOMPENSE LE XV<sup>e</sup> CORPS

Sur le terrain de la revue, le général Mathieu, commandant la division, s'entretient avec le général de Fonclare, commandant le 15<sup>e</sup> corps.



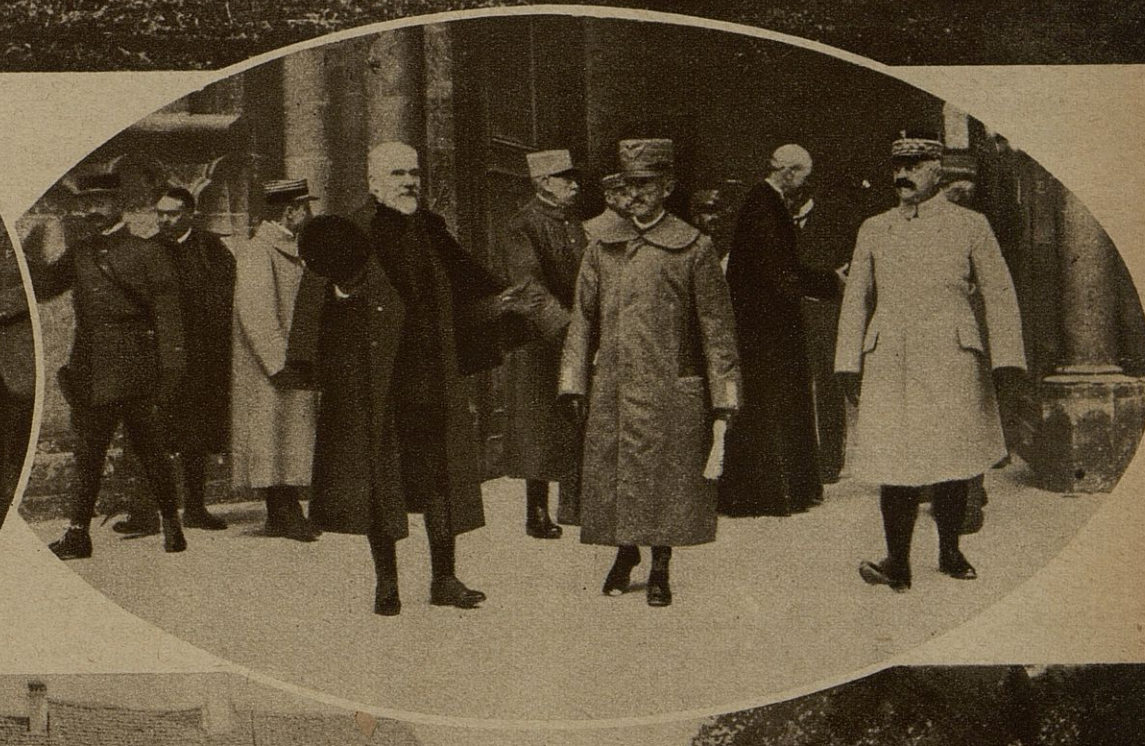
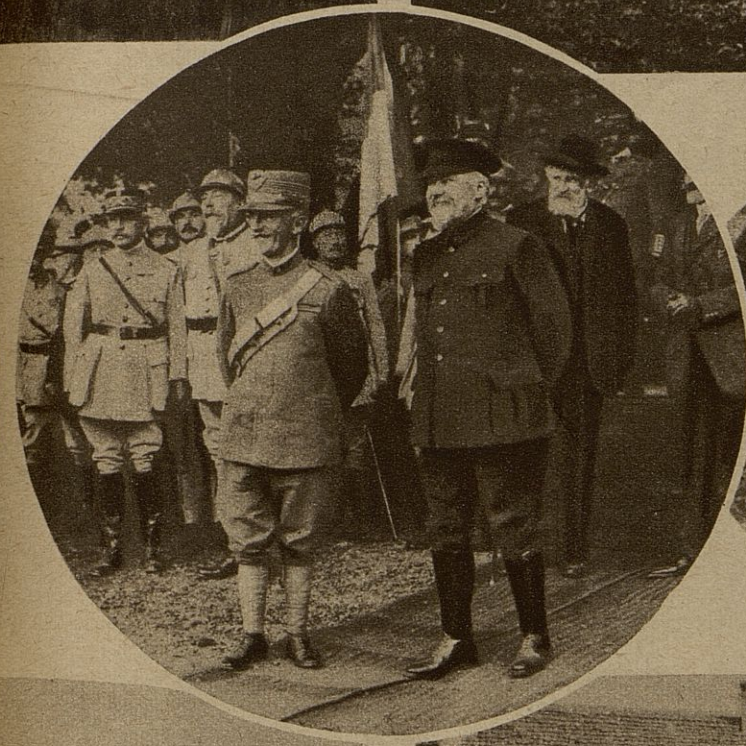
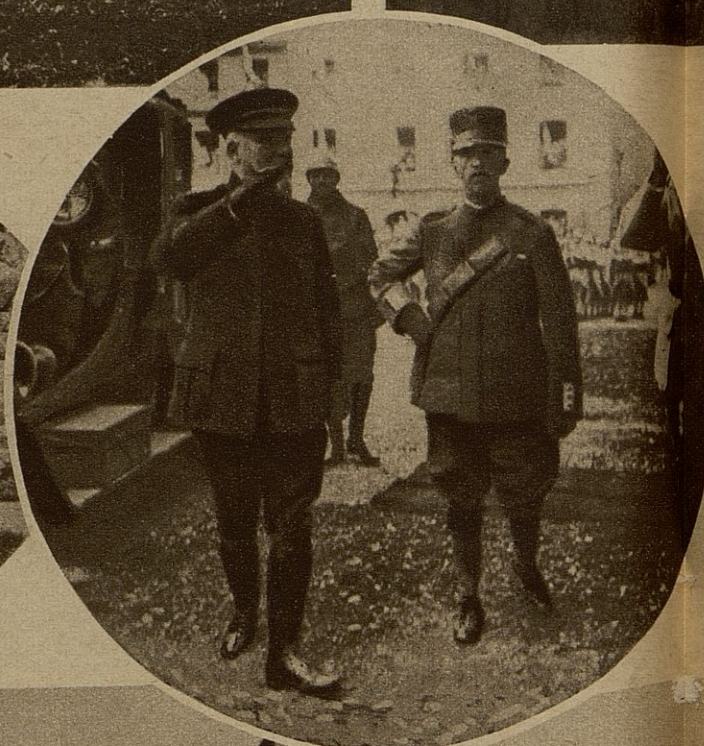
Le général Pétain remet la cravate de commandeur au général Mathieu, à la gauche duquel est le colonel Reguis, fait aussi commandeur.



L'un de ces jours derniers, près de Verdun, le général Pétain a distribué des récompenses à des unités du 15<sup>e</sup> corps qui, en des luttes épiques, ont enlevé aux Allemands la cote du Poivre et Vacherauville en décembre 1916, la cote de Talou et Samogneux en août 1917. Voici, alignés, les drapeaux des 55<sup>e</sup>, 112<sup>e</sup>, 173<sup>e</sup> d'infanterie, et le fanion de la compagnie 4-63 du 1<sup>er</sup> génie, qui ont reçu la fourragère. Dans le médaillon : le colonel Steinmetz, après avoir présenté les officiers cause avec le général Fayolle.



# LA VISITE DU ROI D'ITALIE EN ALSACE ET SUR LE FRONT DE NOS ARMÉES



Le roi d'Italie a voulu visiter notre armée et parcourir, accompagné de M. Poincaré, les champs de bataille où elle s'est illustrée. Voici quelques épisodes de son séjour au front. En haut, c'est la revue où figurèrent les glorieux drapeaux de Verdun ; le roi assis avec le président sur un sommet des Vosges dominant la plaine d'Alsace. Au-dessous, le roi est à Coucy, ensuite à Massevaux et à Soissons. En bas, à Massevaux, la population attend le roi ; le roi remet au généralissime le grand cordon de Savoie, et enfin Victor-Emmanuel s'avance vers les braves qu'il va décorer.



## LA CATHÉDRALE DE SAINT-QUENTIN APRÈS L'INCENDIE



On a appris par le communiqué, le 16 août, que les Allemands brûlaient la cathédrale de Saint-Quentin. L'incendie était visible de nos positions autour de la ville. Si les Boches se sont privés de l'observatoire formé par le toit de l'édifice, c'est que, craignant d'avoir à évacuer inopinément Saint-Quentin, ils voulaient faire disparaître les traces du pillage de l'église. Cette photographie, saisie sur un prisonnier, achève de nous fixer sur le sort qu'ils ont fait subir à cette ancienne collégiale, dont la construction commencée au début du 13<sup>e</sup> siècle ne fut terminée qu'au début du 16<sup>e</sup>, et qui était un beau morceau d'architecture ogivale orné de magnifiques vitraux.





## IV

## LA PARTIE DE TENNIS

Après la visite de Suzanne Barville et le succès de son intelligente initiative, Robert Girard, pour la première fois depuis l'épouvantable catastrophe qui l'avait privé de la vue, s'était repris à espérer. Non seulement la jeune fille — en l'entourant de chefs-d'œuvre qu'il pouvait tourner et retourner entre ses doigts, et dont son toucher d'aveugle, déjà mieux exercé, lui permettait d'apprécier toutes les finesses et toute l'harmonie — l'avait ainsi initié à de continuelles et profondes joies artistiques, mais surtout elle lui avait ménagé un but dans la vie. L'action bienfaisante allait dorénavant remplacer les dangereuses et déprimantes rêveries, si voisines du découragement.

Suzanne Barville avait été merveilleusement inspirée en citant au jeune artiste aveugle l'exemple du statuaire Louis Vidal, aveugle lui aussi et qui avait continué à produire des œuvres très remarquées. Ce qu'un autre avait pu faire, pourquoi ne le réaliserait-il pas à son tour ? Et la volonté de Robert Girard, si forte et si solide avant son malheur, se retrouva tout entière, comme rajeunie et renouvelée à cette pensée qu'il allait avoir à travailler, à lutter et à donner la mesure de son énergie et de son talent.

Ne s'était-il pas spontanément engagé, par reconnaissance envers Suzanne Barville, à lui réserver son premier essai de sculpture, et bientôt ?

Comme beaucoup d'artistes, Robert Girard s'était amusé, dans les ateliers de ses amis sculpteurs, à manier l'ébauchoir. Il avait même modelé quelques silhouettes, autant par fantaisie que par plaisir de manier cette terre qui rendait si bien les lignes et les formes. Ce n'était donc pas un novice. Il savait déjà se servir des outils du statuaire, et ces quelques notions allaient lui être d'autant plus précieuses qu'elles lui permettaient de rendre surprise pour surprise. Il voulait, dans les huit jours, donner à ceux qui l'entouraient de soins si attentionnés la preuve de sa patience et de son savoir-faire.

Le fidèle Alfred l'aidait du reste avec un intelligent empressément. Il savait déjà comment il fallait préparer la terre, quels étaient les outils à mettre sous la main de l'aveugle, et il avait appris à distinguer les études des différents sculpteurs dont les œuvres étaient rangées dans les vitrines.

Ce matin-là, avant de se mettre au travail, Robert Girard a manifesté le désir de se dégourdir un peu les jambes. Et, au bras d'Alfred, il parcourt d'un pas alerte le petit chemin qui passe derrière les villas et domine la mer, d'où s'élève une brise fraîche et embaumée. Tout dans l'attitude du jeune aveugle indique qu'il a repris confiance et surtout goût à la vie. Il respire l'air à pleins poumons, et, de temps en temps un bon sourire vient éclairer son fier visage et révéler le cours heureux de ses pensées.

Tout à coup, dans le silence du matin qu'anime seulement le doux va-et-vient des vagues le long des rochers, une voix s'élève derrière le mur d'une villa, qui demande à plusieurs reprises : *Are you ready ?* Puis c'est le bruit, facile à reconnaître, de balles qui rebondissent sur des raquettes. On joue au tennis.

En entendant la voix, Robert Girard s'est arrêté comme s'il avait reçu un choc. Et il tend l'oreille, les traits anxieux et contractés.

— Ce sont nos voisins qui jouent leur partie de tennis, explique Alfred. Qu'il pleuve ou que le soleil grille, chaque matin ils sautent et courent après les balles comme des gamins. Ils sont enragés. Et lui a sûrement passé la cinquantaine !

— Qui, lui ? interroge l'aveugle en serrant le bras du vieux serviteur.

— M. Philip, le frère de M<sup>lle</sup> Millerson, répond Alfred avec un petit rire dédaigneux. Il est encore plus original qu'elle. Il passe son temps à se promener en

canot ou à pied. Il n'arrête pas. C'est une vraie mouvette.

A ce moment Philip Millerson crie à son tour : *Ready !*

Et la voix aiguë de M<sup>lle</sup> Millerson répond : *Play !* Puis les balles rebondissent sur les raquettes. Et, à un coup manqué, partent des éclats de rire.

Robert Girard fronce les sourcils, pâlit légèrement, puis serrant plus nerveusement encore le bras du vieux serviteur, il lui dit d'une voix basse et un peu saccadée :

— Asseyons-nous près d'ici... Et surtout à un endroit d'où les joueurs de tennis ne puissent pas nous voir... Il faut que j'entende encore leur voix et leur rire... oui, surtout leur rire.

Alfred est étonné de cette fantaisie et du trouble qu'il remarque chez son lieutenant, mais, en bon serviteur et en ancien soldat, il ne cherche ni à comprendre ni à discuter. Avant tout, il a souci d'obéir.

Il revient un peu sur ses pas en conduisant l'aveugle, puis lui explique :

— Là, vous serez bien pour écouter, et personne ne vous verra. Nous sommes cachés par un double bouquet d'arbres.

Et il aide l'aveugle à s'installer sur un vrai tapis d'herbes et de fougères.

Derrière le mur de la villa les voix s'élèvent à nouveau. Maintenant c'est un dialogue entre le frère et la sœur, et le rire de Philip Millerson retentit encore, un peu forcé et agaçant.

Et, en écoutant ces exclamations et ce rire, Robert Girard ne cesse de répéter en serrant les poings :

— Ce sont eux ! Je reconnais sa voix, à elle, et son rire sinistre, à lui... Non, ce n'est pas une hallucination. Mes oreilles ne me trompent pas. Et j'ai toute ma tête, tout mon sang-froid maintenant.

Alors, toujours à voix basse, mais avec décision, il dit à Alfred :



— Rentrons, et par le plus court. Et surtout

qu'on ne puisse pas nous voir de la villa au tennis.

Alfred obéit aussitôt, puis, une fois à la porte du pavillon, demande :

— Mon lieutenant va travailler ? Nous allons à l'atelier ?

— Non, pas ce matin, répond Robert Girard d'une voix brève. Puis il interroge :

— Est-ce que ma tante est rentrée ?

— M<sup>lle</sup> Lancelin est chez M<sup>lle</sup> Desgranges, explique Alfred. Ces dames sont en train de faire des essais de cuisine. Et il ajoute, non sans une certaine fierté : « Ma femme leur donne quelques recettes de Normandie. »

— C'est bien, dit Robert Girard. Mène-moi au salon.

Ce qu'on appelait « le salon » était la grande pièce où se tenait le plus souvent l'aveugle, à côté d'une large table sur laquelle se trouvaient des bibelots qu'il aimait manier, et près d'une large fenêtre qui s'ouvrait sur un coin du parc et d'où l'on percevait le bruit berceur de la mer.

Robert Girard, une fois assis dans son fauteuil, en ce coin tranquille où il avait déjà tant de douces habitudes, demande d'une voix un peu nerveuse :

— Alors nous sommes bien seuls ici ?

— Absolument seuls, affirme Alfred. Il n'y a que nous deux au pavillon.

— Je vais avoir besoin de toute ton adresse et de tout ton dévouement...

— A vos ordres, mon lieutenant, et trop heureux.

— Ecoute-moi bien. J'ai les plus sérieuses raisons pour me méfier des Millerson. Si ce sont bien ceux que je crois, la sœur ne vaut pas mieux que le frère. Je t'en dirai plus long une autre fois. Avant tout, il ne faut pas qu'il me voie. Pour cela, rien de plus simple. Je ne bougerai pas d'ici. Tu expliqueras chez M<sup>lle</sup> Desgranges que je suis tout à ma sculpture et que je ne veux pas être dérangé... On sera très heureux de me savoir tant de

zèle et tant d'assiduité, et l'on ne m'en voudra pas.

Quant à toi, tu vas me faire le plaisir de surveiller de près le nommé Philip Millerson. Il se promène toujours, m'as-tu dit. Eh ! bien, tâche, sans qu'il s'en doute, de connaître le but de ses promenades. Et n'en parle à personne, qu'à moi. »

Tendant alors la main au fidèle serviteur, l'aveugle ajoute sur un ton d'affectueuse cordialité :

— C'est une besogne d'espionnage un peu ingrate que je te demande là, mais il s'agit peut-être d'une œuvre utile à accomplir. Tu as confiance en moi. Tu sais bien que je suis aussi incapable de commander une mauvaise action que de l'accomplir moi-même.

— J'en suis convaincu, déclare Alfred la gorge serrée par l'émotion. Du reste je n'ai qu'un mot à vous dire. Tout ce que vous m'ordonnez de faire sera exécuté avec ponctualité et avec joie. Puisque vous me faites l'honneur de me confier une mission délicate, je ne suis plus seulement votre serviteur, je deviens votre soldat, mon lieutenant. Et je ne connais que la consigne.

— Alors, c'est bien entendu, répète Robert Girard après une vigoureuse poignée de main au vieux brave. Tu me gardes le secret et tu as l'œil sur Philip Millerson, et en te méfiant. Si c'est celui que je crois, c'est un rusé bandit.

— Il n'est pas de force, affirme Alfred en riant. Et puis, un homme averti en vaut deux. Soyez tranquille, vous serez bien renseigné.

Le surlendemain, à peine M<sup>lle</sup> Lancelin avait-elle quitté le pavillon pour aller aux nouvelles chez sa

vieille amie, qu'Alfred entre doucement dans le salon où Robert Girard, pour mieux cacher à sa brave tante ses préoccupations, s'amuse à tapoter de mémoire sur un clavecin du temps de Louis XVI. Et, après s'être approché de l'aveugle, il lui dit sur un ton presque guilleret :

— Nous sommes seuls, mon lieutenant, et j'accours au rapport.

— Je devine à ta voix que tu n'es pas bredouille, déclare Robert Girard en s'installant, sans aide et assez vite, à sa place accoutumée près de la grande table couverte de fleurs et de bibelots.

— Je crois, en effet, qu'hier je n'ai pas perdu ma journée, affirme Alfred. Mais l'animal m'a fait trotter. Heureusement que j'ai encore les guibolles solides.

— Raconte. Je t'écoute.

— Eh ! bien, voilà, mon lieutenant. Dès hier matin je me mettais à la piste du nommé Philip Millerson qui, aussitôt finie sa partie de tennis, trotteait comme un lapin sur le sentier qui mène à Villefranche. Il a dégringolé le long de la côte où, dans une petite anse, était abrité un canot. Il a

sauté dedans, et en route vers la rade. Naturellement je n'ai pas pu le suivre, mais j'ai attendu qu'il soit revenu au port. Alors, j'ai profité qu'il était occupé à marchander des coquillages pour passer une rapide inspection du canot. Dans un petit coffre j'ai découvert une jumelle assez compliquée...

— Ce devait être un appareil photographique, interromp Robert Girard.

— Et, à côté, il y avait une sorte de lorgnette entourée de petits miroirs et d'un tas de vis, comme j'en ai vu dans les grands bateaux...

— Oui, c'est un sextant, pour mesurer des distances.

— J'ai dû procéder à la hâte pour ne pas être surpris, continue Alfred. Mais, l'après-midi, j'ai eu plus de loisir pour mes observations. Seulement, quelle trotte, mon lieutenant ! J'en ai encore les mollets tout raides. Ce diable de Philip Millerson qui marche encore plus vite que sa sœur, ce qui n'est pas peu dire, est allé à Saint-Jean-sur-Mer, puis de là au sémaphore, puis au phare du Cap-Ferrat. Il ne se doutait pas qu'un vieux de soixante-huit ans grimpeait derrière lui dans les sentiers et le long des rochers. De temps en temps, il s'arrêtait pour allumer une cigarette. Puis, sans en avoir l'air, il s'assurait qu'il était bien seul. Alors, il consultait longuement sa montre, puis l'horizon, et prenait vivement des notes sur un carnet.

— Sa montre devait être une boussole, explique Robert Girard. Mes soupçons étaient bien fondés, va ! En tout cas, tu as bien rempli ta mission, mon brave Alfred, et je t'en remercie. Et maintenant, ajoute l'aveugle avec un geste de colère et d'une voix qu'il s'efforce de rendre calme, je vais t'apprendre qui sont ces Millerson et ce qu'ils m'ont fait !

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Henri Pellier, septembre 1917.



# AVEC LES TROUPES BRITANNIQUES EN FLANDRE



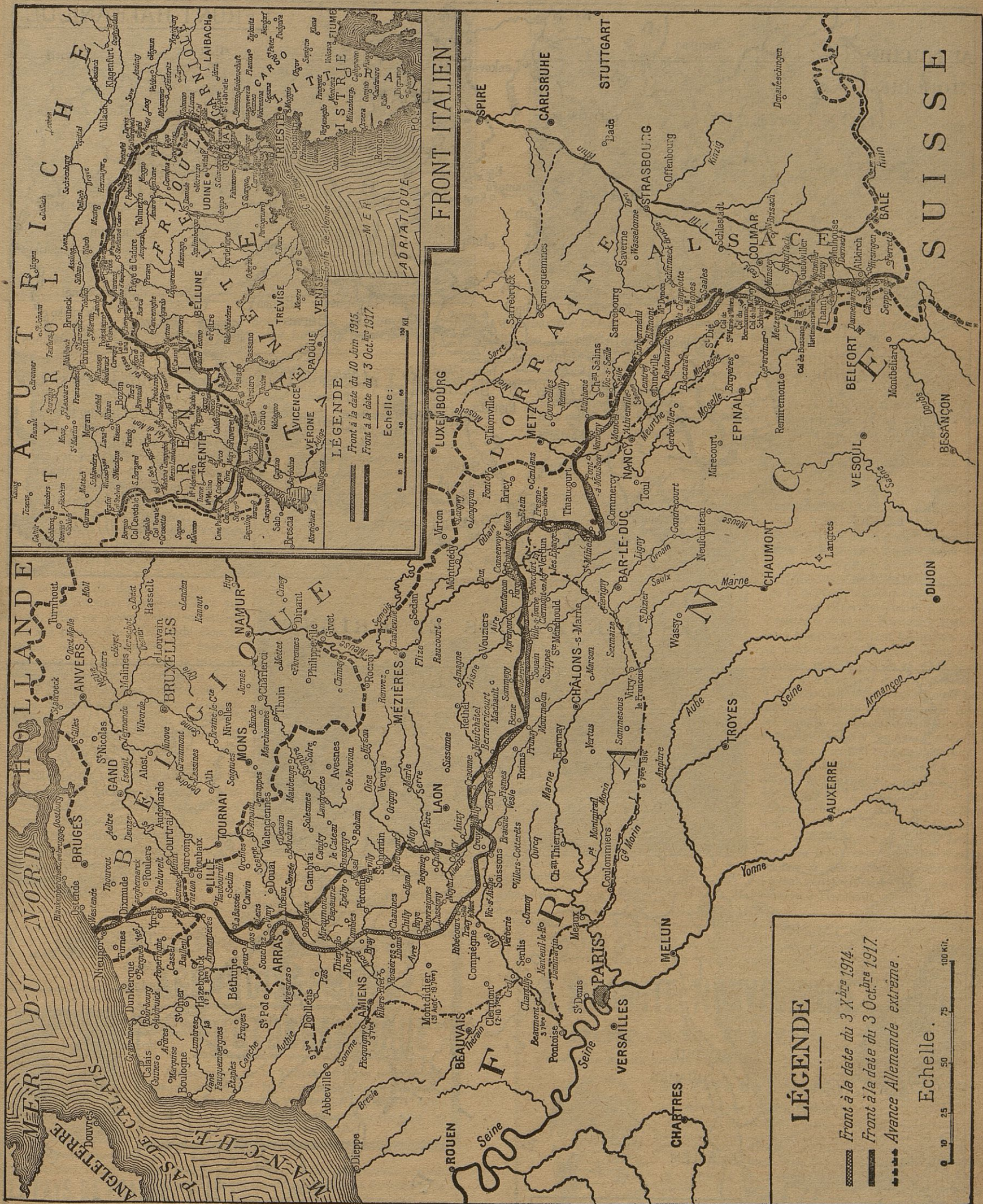
*En Flandre, des sapeurs creusent un boyau de communication, presque sous les obus allemands dont on voit à peu de distance les explosions.*



*En dépit des obus, quelques arbres sont restés entiers et debout, comme pour conserver un peu d'ombre aux bords, redevenus paisibles, de cette jolie petite rivière de Flandre. Le long du chemin de fer de campagne qui suit ses méandres, un détachement de tommies se rend à une relève, tandis que d'autres, en barque, explorent le cours d'eau. Dans le médaillon, de braves petits gars d'un village français voisin du front échangent le salut militaire avec un soldat qui les regarde jouer à la petite guerre.*



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



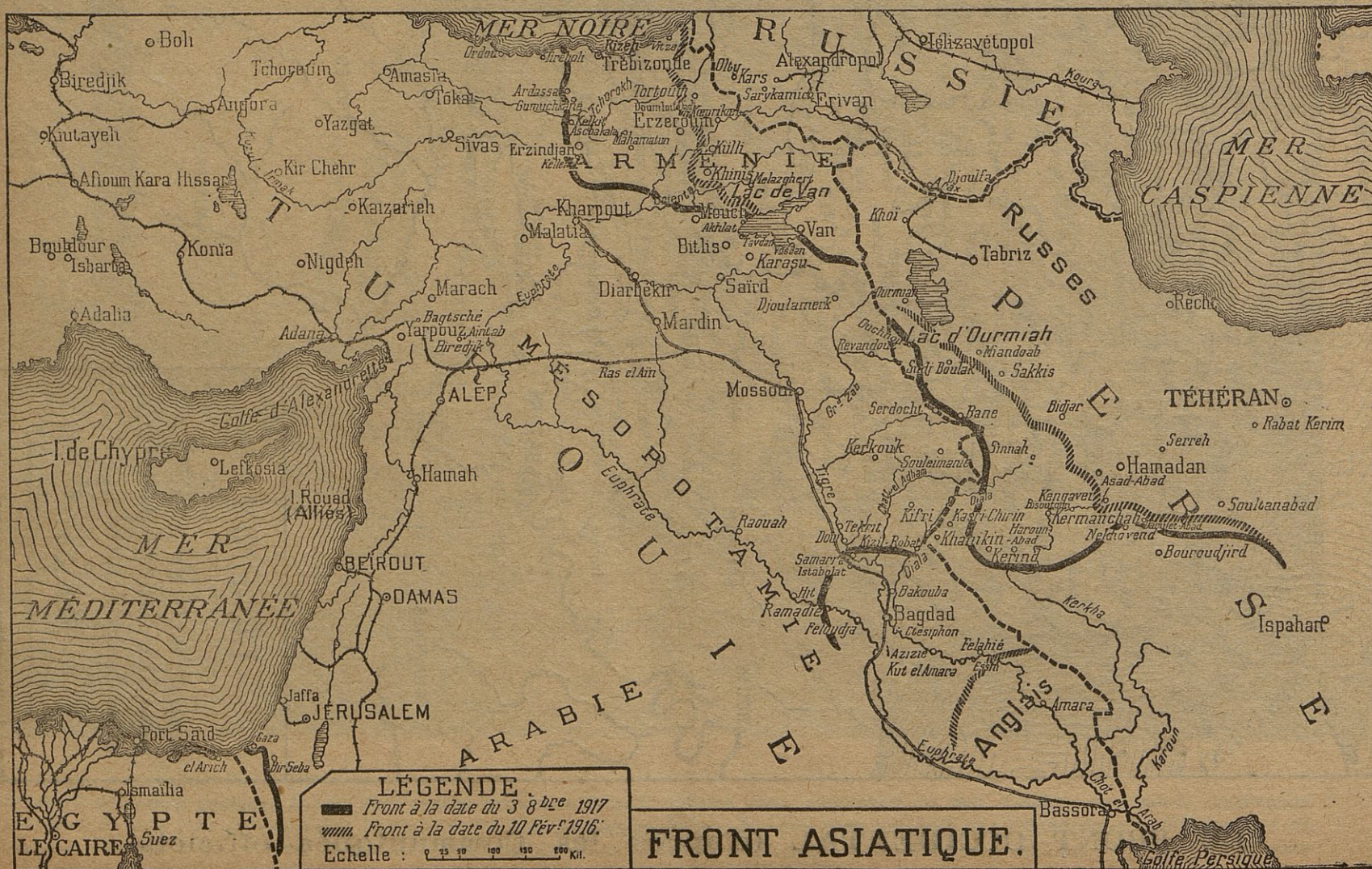
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

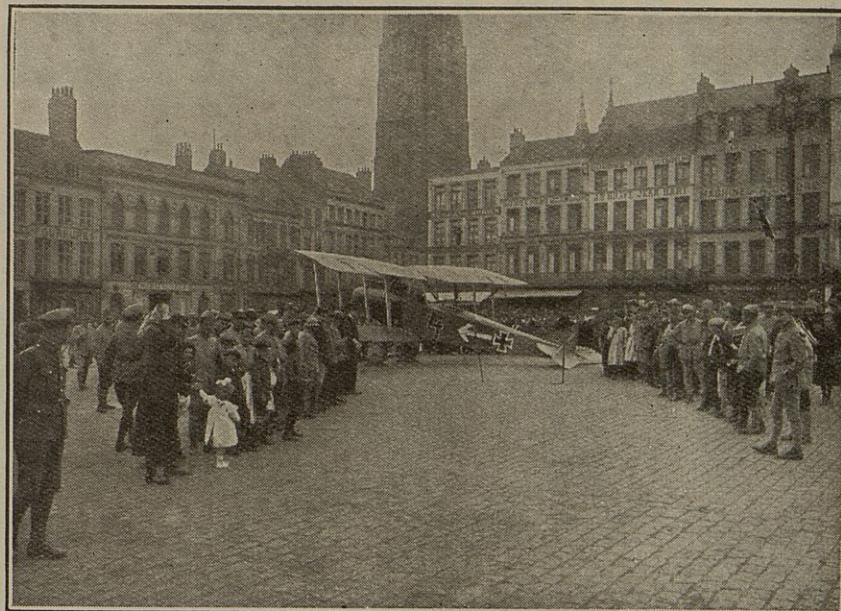


## LES OPÉRATIONS EN ORIENT





## UN AVION ALLEMAND DESCENDU A DUNKERQUE



Les avions allemands se sont acharnés sur Dunkerque qu'ils ont bombardée plusieurs jours de suite ; l'un d'eux, abattu, a été exposé sur la Grand'Place ; les habitants, sans crainte des obus, se sont empressés d'aller voir le pirate descendu.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

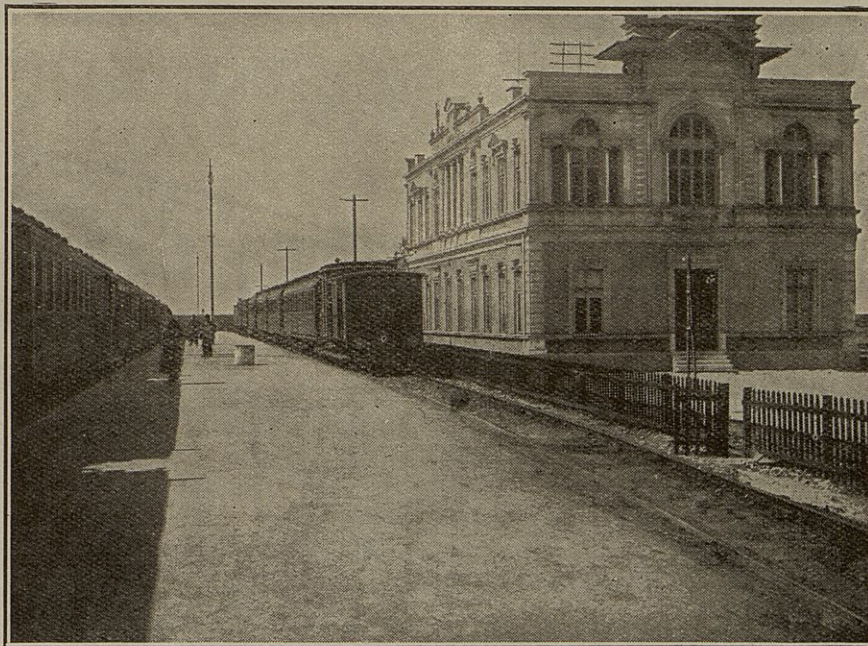
**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Les communiqués russes ne parlent plus de retraite : au contraire ils témoignent d'une certaine activité et enregistrent quelques succès encourageants. Dans la région de Riga nos alliés ont repoussé des reconnaissances au sud de la chaussée de Pskov ; dans la région de Spitali, ils paraissent avoir attaqué les Allemands, et en tout cas ils ont réalisé une avance appréciable. Il est à remarquer que dans les communiqués de Petrograd les troupes russes les plus rapprochées de l'ennemi, et qui étaient regardées naguère comme l'arrière-garde de l'armée, sont désignées maintenant sous le nom d'avant-gardes. L'aviation est très vivante sur l'ensemble du front, et rend de signalés services aux troupes. La situation s'améliore donc sur le front. Mais on conserve des inquiétudes quant aux projets des Allemands dans la Baltique, où ils concentrent de grandes forces navales. On craint que le plan de l'ennemi ne consiste à attaquer la flotte russe devant Cronstadt et à débarquer des contingents pour engager l'offensive contre Petrograd.

Il n'y a eu aucun événement à signaler sur le front roumain.

**MACÉDOINE.** — On ne signale que la continuation de la lutte d'artillerie, plus ou moins intense suivant les secteurs, et quelques engagements entre patrouilles. Les Anglais en ont dispersé sur la Strouma, et ont fait quelques prisonniers ; les Italiens dans leur secteur, les Grecs au nord de Monastir, ont mis à leur actif des faits d'armes semblables.

**CAUCASE.** — Les communiqués parlent assez fréquemment de ce front où les Russes ont souvent des rencontres avec les Turcs ou avec les Kurdes : ce sont des affaires peu importantes, mais qui entretiennent chez nos alliés l'esprit offensif. Turcs ou Kurdes, ils en sortent rarement indemnes. Le 28 on annonçait que les Russes s'étaient emparés d'Oromaru à 24 milles à l'ouest de Meri.

**MÉSOPOTAMIE.** — Le bruit courait que Falkenhayn préparait une grande expédition contre Bagdad. Le général Maude a pris les devants : il vient d'infliger aux Turcs une nouvelle défaite. Les Anglo-Indiens, à la fin d'avril dernier, avaient porté leurs positions au nord, à Kisyl-Rabut, sur la Djala ; au nord-ouest, aux abords de Samara, sur le Tigre ; à l'ouest, à Fœloudja, sur l'Euphrate. C'est dans le secteur de Fœloudja que le général anglais a repris l'offensive. Le 28 nos alliés ont attaqué à Mushaid, à 4 milles à l'est de Ramadié, petite ville sur l'Euphrate, à cent kilomètres environ au nord-ouest de Bagdad, et qui tire une certaine importance de sa position sur le fleuve et à proximité de la voie ferrée. Les Turcs l'avaient fortement organisée pour la défensive. Après deux jours de bataille, les troupes du général Maude s'en sont emparées : elles y ont fait plus de 3.800 prisonniers, dont le commandant des forces turques. De plus, elles ont capturé des armes, du matériel en quantité : au moins 13 canons et 12 mitrailleuses. En même temps, d'autres forces anglo-indiennes, opérant dans la région du Tigre, ont capturé, à Djadida, un convoi de ravitaillement de trois cents chameaux venant de Samara à destination, probablement, de l'avant-garde turque qui vient d'être enlevée à Ramadié.



La gare de Haïdar-Pacha, tête de ligne du chemin de fer de Bagdad, qui a été détruite par l'explosion d'un dépôt de munitions.

### NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE



A l'occasion de la Toussaint, nous accepterons jusqu'au premier Novembre les dernières séries parues dans le "PAYS DE FRANCE" ainsi que le bon paru dans notre numéro du 27 Septembre.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 155 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Une des dernières photographies de Guynemer. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

### VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant LA MARMITE NORVÉGIENNE "POT-AU-FEU"

Construite spécialement pour ses lecteurs par

**Le Pays de France**

Cette marmite existe en deux modèles :

1° MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce**

Envoi par colis-postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2° MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système "Ma Norvégienne" H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce**

Envoi par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B<sup>d</sup> Poissonnière, Paris

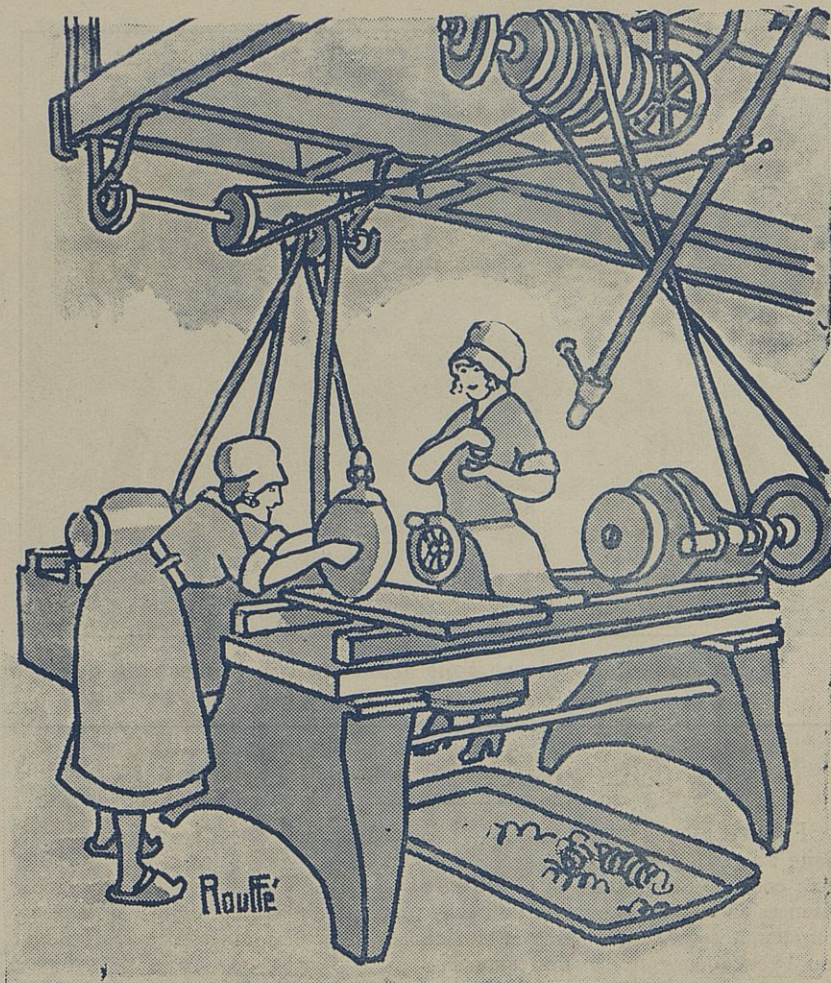




# La Guerre en Caricatures



— Vous avez de l'inflammation et vous venez travailler aux munitions...  
— .....  
— Malheureuse ! vous allez faire sauter l'usine.



— Tiens un instant la bombe, petite, que je me mette un peu de poudre...



— Dites donc, le cuisinier, amenez donc votre chèvre dans mon bureau...  
— Oui, mon capitaine !  
— Et puis, vous lui ferez manger l'herbe qui pousse par terre !